

# unité et unification des révolutionnaires

Ce texte reprend et développe quelques points du rapport sur l'unité et l'unification des révolutionnaires, présenté à la Conférence Nationale des 11 et 12 avril 1970. Ce rapport précisait et complétait utilement le texte du B1 d'avril sur notre politique unitaire. Nous nous étions engagés à le diffuser immédiatement dans l'organisation. Mais pour être diffusé, il eut fallu qu'il soit écrit. Or la C.N. d'avril a adopté, entre autres nombreuses choses, un programme d'intervention (lutte contre la loi scélérate, défense des 3 de Vernon, manifs du 1<sup>er</sup> et du 10 mai...) qui a plongé la Ligue dans une nouvelle phase d'activisme débridé, difficilement compatible avec un travail de rédaction un peu soutenu. Nous nous excusons néanmoins de n'avoir pu tenir nos engagements. D'autant plus que la pénurie d'informations et d'explications politiques a laissé planer bien des confusions et des ambiguïtés.

En guise de dédommagement, nous adjoignons au texte promis un bilan complet des discussions avec « Lutte Ouvrière ».

Le présent B1 comporte donc trois parties :

— en premier lieu, il développe l'analyse politique du groupe « Lutte Ouvrière » et explicite le concept de « secte empirico-activiste » par lequel nous l'avons désigné ;

— en second lieu, il présente le protocole du débat L.O.-Ligue Communiste ;

— en troisième lieu, il précise l'articulation de notre politique d'unité et d'unification dans le processus de construction du parti.

## I - QUESTIONS DE METHODE COMMENT ANALYSER LES GROUPES REVOLUTIONNAIRES ?

### AU-DELA DU JOURNALISME

Les militants qui tentent une analyse de l'extrême gauche révolutionnaire en France, doivent éviter de tomber dans le panneau où s'engouffrent allègrement journalistes et sociologues bourgeois : appréhender les groupes révolutionnaires essentiellement (ou même principalement) au niveau politique (c'est-à-dire au niveau de la ligne, des thèses politiques), comme si ces groupes étaient avant tout l'expression d'une orientation politique particulière qui détermine leurs prises de positions et leurs rivalités. Une telle analyse aboutit inévitablement à distinguer trois grandes familles : les groupes trotskystes, formés à la problématique de l'Opposition de gauche ; les groupes maoïstes, « néo-staliniens » ; les groupes anarchistes, retour de fièvre du vieux fond libertaire. Par-delà les divergences politiques aiguës qui les opposent les uns aux autres, les groupes d'une même famille partagent grosso-modo une problématique commune (l'œuvre de Trotsky, la pensée de Mao, les bavardages de Bakounine) et en conséquence, sans l'aiguillon de la lutte de classe, s'orientent à peu près dans le même sens, dans les grandes questions.

Cette façon de voir n'est pas entièrement fautive. Elle est superficielle, et partant, inopérante.

On peut la réfuter au niveau des faits :

— sur la question essentielle des relations avec le mouvement ouvrier, il n'y a pas les maoïstes d'un côté et les trotskystes de l'autre. En France, l'ex-U.J.C.m.l., organisation maoïste, a pratiqué « l'entrisme » au sein du P.C.F. et de la C.G.T. en reprenant partiellement nos propres analyses. Aujourd'hui, la « Voix Proletarienne », organisation maoïste, récuse l'analyse du « social fascisme » et mène un travail de fraction au sein de la C.G.T. Inversement, l'ex-« Voix Ouvrière », organisation trotskyste, a pratiqué longtemps une orientation nettement antisyndicale, se fixant pour tâche immédiate la structuration hors du carcan des organisations bureaucratiques des travailleurs non syndiqués. En Italie, deux groupes maoïstes appellent à voter pour le P.C.I., alors que notre section s'abstient...

— Bien mieux, en mai 1968, l'ex-U.J.C.m.l. et l'ex-F.E.R. se trouvent côte à côte pour condamner le Mouvement du 22 mars, s'opposer à l'épreuve de force avec les flics au quartier Latin, boycotter la nuit des barricades. Pendant ce temps, la J.C.R. fait front avec les anars de Cohn Bendit pour multiplier les affrontements, conçus comme autant d'étincelles, au grand dam de l'ex-« Voix Ouvrière », qui dans un article retentissant publié le 3 mai 68 (1), tonne contre « la violence hors de l'histoire » !

On pourrait allonger cette liste à l'infini. Mais nous en resterons là ; la véritable réfutation n'est pas d'ordre pratique, mais d'ordre théorique : En effet, analyser les groupes d'extrême-gauche en fonction de leur référent politique c'est implicitement admettre un postulat bien discutable : c'est admettre que ces groupes se déterminent principalement en fonction de leur conception de la défense des intérêts historiques du prolétariat et de la révolution ; c'est admettre la nature politique des motivations qui déterminent leurs prises de position, leur opposition, leur activité. C'est prendre au sérieux ces groupes comme groupes politiques.

Or, il n'y a précisément aucune chance de saisir la réalité des groupes d'extrême-gauche sur la base d'un pareil postulat.

On ne peut pas prendre politiquement au sérieux un groupe qui affirme contre vents et marées que les forces productives ont cessé de croître depuis 1914 ; que le Plan Fouchet est un plan de déscolarisation, ou bien que c'est le mot d'ordre « 500 000 travailleurs devant la chambre des députés » qui a déclenché la grève générale !

De même, on ne peut pas prendre politiquement au sérieux un groupe qui présente Mao Tsé Toung comme un leader nationaliste bourgeois ; la Chine, Cuba, les démocraties populaires comme des États bourgeois, etc. (1).

Refuser de prendre politiquement ces groupes au sérieux, ce n'est nullement considérer qu'ils relèvent de la pathologie du mouvement ouvrier. C'est simplement comprendre que le ressort réel de leur orientation n'est pas fondamentalement d'ordre politique. C'est les considérer non pas comme organisation marxiste-révolutionnaire, mais comme sectes. Nous y reviendrons.

S'il faut prendre en considération l'idéologie politique des groupes révolutionnaires, il faut bien se garder de rester à ce niveau, ou même de le considérer comme déterminant (et discriminant). L'analyse politique des groupes d'extrême-gauche doit poser et résoudre la question : quelles couches sociales, quels processus sociaux ces groupes expriment-ils ? En bref, elle doit poser le problème de la nature socio-politique des groupes en question.

### GROUPES TROTSKYSTES ET GROUPES MAOISTES

Dans sa physionomie présente, l'extrême-gauche révolutionnaire résulte de la fusion de deux phénomènes : la persistance au sein du mouvement ouvrier de noyaux révolutionnaires (groupes trotskystes, groupes anars, noyaux vieux-stals) ; et le processus de radicalisation de la jeunesse intellectuelle.

Cette fusion s'est opérée de façon relativement harmonieuse en ce qui concerne les groupes trotskystes : les jeunes étudiants radicalisés se sont appropriés l'héritage politique et les traditions organisationnelles des noyaux adultes. Les éléments de la nouvelle génération révolutionnaire en rupture de stalinisme sont venus gonfler les noyaux trotskystes existants. L'intégration de cet apport massif de forces jeunes (venues à l'activité politique dans un contexte fort différent de la période 1948-1960) ne s'est pas faite sans grincements (2). Mais, au travers de tensions et de contradictions multiples, elle s'est tout de même réalisée. C'est pourquoi la J.C.R. ou la F.E.R. n'ont jamais été des « groupes étudiants » (c'est-à-dire des organisations politiques du milieu étudiant radicalisé). Leurs thèses politiques, leurs méthodes d'organisation, importées du mouvement trotskyste, sont celles d'un courant du mouvement ouvrier. Ces groupes ont pu subir la pression du milieu étudiant ; ils n'en ont jamais été les porte-parole politiques.

Cette fusion entre les noyaux trotskystes et une fraction de